

CLEC – UAICF

66^e CONCOURS LITTÉRAIRE (2017)

Section 1 : Prose à sujet ferroviaire

Course ultime

Robert Clavel, 1^{er} prix

Publié dans *Le dévorant* n°290

Quelle curieuse et désagréable sensation que celle d'être présent dans le monde sans y être vraiment, en évoluant comme légèrement décalé par rapport à la réalité !

Pourtant tout paraît normal autour de moi sous l'abri familial de ma locomotive Pacific. La pression de la vapeur est au maximum autorisé dans la chaudière comme le témoigne l'aiguille rouge de son manomètre en laiton soigneusement astiqué. L'eau surchauffée ronronne sourdement dans le ventre tubulaire de ma fidèle amie, promesse de puissance latente à dompter.

De mon siège, minuscule selle en cuir, je suis des yeux les gestes mécaniques, précis et patients de mon chauffeur chargeant le foyer par séries de deux pelles à gauche, deux pelles à droite, une encore au centre répartissant ainsi le charbon brillant en éventail sur la grille de combustion portée au rouge étincelant. Les bruits métalliques, les crissements, le chuintement des petites fuites de vapeur, le battement lent et régulier de la pompe à air, tous ces bruits familiers devraient m'apaiser. Et pourtant je ressens un vague sentiment d'inquiétude. Mais pourquoi ?

Je n'arrive pas à définir ce qui paraît étrange dans cette situation vécue déjà mille fois.

Je m'entends dire, mais est-ce bien ma voix ? : « Compagnon, monte un bon talon de briquettes, notre *bouille* aime bien cela et surveille les niveaux d'eau.

– Oui mon chef ! »

Je sors mon imposante montre-régulateur de la poche de ma veste en gros drap bleu délavé par de nombreux essangeages. Le moment du départ approche pour le rapide 381 à destination de Trouville, notre train.

En me penchant hors de l'abri, je jette un coup d'œil en « gauche » du convoi, de mon côté qui est celui du quai. La grande verrière de la gare de Paris Saint-Lazare, qui ne couvre pas jusqu'à ma machine, me cache une partie du train restée dans la pénombre. Le paysage ferroviaire semble indécis et tremblotant. Il me fait penser à une œuvre d'un peintre impressionniste dont j'ai oublié le nom.

Les voitures visibles, d'un vert mat et sale, s'emplissent de voyageurs indolents aux contours assez flous.

Mon chauffeur — comment s'appelle-t-il ? — ferme la porte du gueulard d'un coup sec. Il attrape un litre de « gros rouge », s'en offre une rasade conséquente au goulot puis il me tend la bouteille.

Je fais non de la tête. Peut-être plus tard, lorsque nous ne serons plus à quai... Les deux yeux rouges du signal nous retenant en gare s'effacent et un rassurant feu vert libérateur vient les remplacer. Deux coups de sifflet saccadés retentissent et, depuis le quai, un chef de gare bedonnant brandit impérieusement son guidon de départ vert et blanc.

Le train peut commencer sa course vers la Manche. Je desserre les freins et je commence à laisser la vapeur se ruer vers les cylindres. La locomotive, lasse d'être immobilisée, étend ses longues jambes fines et la danse fascinante de l'embellage commence. En route !

La tonne métallique de ma Pacific, énorme cigare verruqueux me cachant la moitié du paysage, tâtonne dans les aiguillages, cherche son chemin et, guidée par des mains invisibles, trouve enfin sa ligne.

Le pont métallique d'Asnières ayant fini de vibrer sous les roues, je lance le train à l'assaut du temps et de la distance. La règle d'or devient alors obsession : faire l'heure !

Je ne porte plus attention au tintamarre du roulement depuis belle lurette.

L'odeur âcre du charbon en ignition, les senteurs irritantes du soufre se libérant des morceaux de gaillettes enfournées par mon si discret chauffeur ne me sautent pas aux narines. Serait-ce un effet du vent frais qui traverse sans vergogne notre abri ?

À Achères, je demande toute sa puissance à la machine. Grâce à ses organes en mouvement parfaitement lubrifiés et équilibrés, elle avale les bornes hectométriques, les signaux qui n'osent pas la ralentir, les appareils de voie canalisant sa course superbe et les gares emplies de badauds l'admirant fugitivement avec un peu de crainte.

Les quais de Poissy sont dépassés sans difficulté. Je mets la main sur la tringle du sifflet pour saluer, selon la tradition, la maison d'Émile Zola, sa « cabane à lapins » de Médan. Cet usage en amène un autre : je sors ma blague à tabac et je la tends au chauffeur. Ce geste convenu lui signifie que je suis content de sa chauffe.

Il se sert et me redonne la poche de gros gris. À mon tour de me rouler une « sèche ». Notre échange silencieux et bienveillant se termine par l'allumage de ma cigarette au tison qu'il me tend.

Quittant pour un instant la voie des yeux, je vérifie l'indication des différents cadrans, véritables tensiomètres de la machine. Tout paraît normal, même le niveau de l'eau dans son tube est fort satisfaisant.

« Notre marche d'aujourd'hui est une promenade de santé. Pour une fois nous ne sommes pas secoués comme un serre-frein dans sa vie !

– Sûr, mon chef ! » me répond le chauffeur tout en se soulageant la vessie dans le charbon du tender.

Retournant mon attention à la surveillance de la ligne, je me demande quand même pourquoi j'ai la sensation confuse d'une incohérence dans notre course.

Tout cela est sans importance et je me recentre sur mon rôle premier en récitant in petto la phrase clé du métier : « Tout agent, quel que soit son grade, doit obéissance passive et immédiate aux signaux. » Je ne dois pas me laisser distraire. Un *pacifcard* doit toujours faire honneur à ses engagements professionnels.

Premier arrêt en vue : Mantes-Gassicourt. Je guette mon repère de freinage et, au passage, j'actionne les freins avec une force de retenue bien dosée. La rame, domptée, se calme et vient docilement s'arrêter à l'endroit voulu. Un arrêt de « sénateur ».

Je remonte mes lunettes sur le front en pestant contre ma casquette qui me serre la tête. Au loin, groupées à l'extérieur d'une rotonde en béton, quelques locomotives trapues désœuvrées envoient nonchalamment un mince serpent de fumée grisâtre vers le ciel bleu délavé.

Le paysage ressemble presque à ces cartes postales qui sont colorées à la main.

Je ne me sens pas le courage de descendre de machine pour visiter les organes chauds et huileux de ma chère Pacific. Je suis trop fatigué pour effectuer ces gestes élémentaires du métier.

La course reprend avec l'autorisation d'un agent de la gare. Il me faut alors allonger la marche à l'aide du volant, envoyer la vapeur vers les cylindres en tenant compte du léger cabrage de la machine, donner l'ordre de fermer les purgeurs. La routine en quelque sorte.

Combien reste-t-il de kilomètres à parcourir ? Je n'arrive pas à le déterminer. Mes calculs s'embrouillent. Le paysage familier dans lequel se rue le train est comme voilé, certainement sous l'effet de la chaleur de juillet que je ne ressens d'ailleurs pas.

La gare de Rosny-sur-Seine est franchie en vitesse. Je me demande si je maîtrise encore bien la machine. Il me semble que mes pensées sont constamment recadrées sur le train. Curieux et vaguement inquiétant ! Un coup d'œil sur mon chauffeur me rassure : il me sourit sereinement en fourrageant dans le foyer à l'aide d'un long croc rapidement porté au rouge.

« Attention compagnon : tunnel »

Ma voix me paraît être faible. A-t-il entendu ? Oui, car il ferme la porte du foyer et il la maintient fermement close de sa main gauche gantée.

La gueule béante du tunnel de Rolleboise s'avance à la sortie d'une courbe. La machine s'y engouffre. Le noir nous happe malgré le hurlement de protestation du sifflet que j'actionne.

La paroi défile à grande allure à ma gauche et, loin, très loin, le trou de souris de la sortie brille comme s'il était fermé par un mur de verre en fusion, par un soleil posé en son travers.

Seul, brusquement absolument seul dans le noir, sur la plateforme de ma machine, dans la plus grande quiétude intérieure, je ne quitte pas des yeux la lumière puissante, et, semble-t-il, bienfaisante, qui approche en commençant à teinter en blanc étincelant la voute du tunnel.

L'éclairage subtil de la petite salle augmente lentement d'intensité en sortant de leur torpeur douloureuse une trentaine de personnes endeuillées assises en rang. Le Chant des chemins de fer de Berlioz forme un fond musical discret aux sanglots sporadiques, aux toussotements et aux bruits de chaises précautionneusement remuées.

Un micro sur pied, précédant une sorte de sarcophage en verre contenant un homme allongé vêtu d'un costume gris, leur fait face. L'homme allongé porte un foulard bleu marine à pois blancs noué autour du cou. Un fin bandeau métallique cuivré lui enserre la tête.

Un maître de cérémonie compassé et impeccablement vêtu de noir, se glisse entre le sarcophage et le micro, s'incline devant le cercueil et, se retournant vers le public, il prend la parole :

« En ce jour du 14 novembre 2094 et en vertu de la loi numéro 2080-51 relative au non-traitement des maladies socialement, exagérément dispendieuses, monsieur Anselme Lavoy a été amené à mettre fin à ses jours dans sa cent-troisième année.

Au nom de l'Institut du Passage Onirique et de son Président, je présente toutes nos condoléances à Madame sa veuve, à ses enfants, à sa famille et à ses amis ici présents.

Selon les dernières volontés du défunt, nous avons réalisé son rêve de passer dans l'autre monde en conduisant virtuellement la locomotive Pacific 231 D 685 qui, d'après ce que nous savons, fut la machine des débuts de conducteur de son grand-père, ou plutôt ses débuts de *mécanicien* ; il n'aurait pas manqué de me faire rectifier le terme !

Le parcours a été recréé suivant le propre scénario écrit par le défunt en se référant aux souvenirs de son aïeul et à des images d'archives. Le rêve s'est convenablement déroulé.

Je vais vous demander à présent de patienter, le temps de procéder à la cérémonie de la crémation.

Durant ce laps de temps, la famille vous invite à prendre une collation. Elle est servie dans la salle attenante dans laquelle je vous convie à vous rendre. Merci »

Cuisine avec vue

Daniela Laurans, 2^e prix

Publié dans *Le dévorant* n°293

Six heures vingt-deux. La cafetière italienne siffle, le parfum de café moulu embaume la pièce et Roselyne le sait déjà, aujourd'hui le café débordera. Simultanément, le chat miaule, sa gamelle est vide, il attendra. Ce n'est pas la première fois. Ce scénario, Roselyne en a l'habitude. Six heures vingt-deux, heure du premier gong de la journée, au fond de la cuisine, celui qui annonce le passage d'un train. Alors, sans perdre de temps, et laissant tout en plan, Roselyne se dirige d'un pas métronomique vers le système mécanique et actionne la descente des barrières du passage à niveau.

Lorsqu'elle revient, la cafetière a bien débordé, Roselyne se dit qu'on trouvera un jour une astuce pour fabriquer des machines desquelles le café ne s'échappera pas. Mais cette fois-ci, fort heureusement, il en reste un peu au fond. Assez pour le premier café de la journée. C'est comme ça, il y a des jours où elle ne parvient pas à synchroniser le passage de l'eau chaude dans la cafetière italienne avec le passage à niveau de la ligne de chemin de fer. Le chat, lui, s'adapte plus aisément. Il a confiance et connaît les rituels de sa maitresse.

De six heures vingt-deux jusqu'au rapide de vingt heures trente-sept, Roselyne ne sortira guère de sa cuisine, observant par la grande fenêtre aux rideaux toujours ouverts, scrutant constamment de ses yeux bleus le passage à niveau, mais n'oubliant jamais de remplir la gamelle du chat.

On pourrait croire que l'ennui n'est pas loin, on imagine des journées interminables à ce rythme, on suppose qu'il ne se passe rien dans cette cuisine. Mais ce serait omettre la passion du métier qui anime Roselyne depuis son installation dans la maison du passage à niveau, juste après la guerre. Elle n'échangerait sa place devant la grande fenêtre aux rideaux ouverts contre aucune autre.

Les journées commencent toujours à six heures vingt-deux et se terminent à vingt heures trente-sept, pourtant elles racontent chacune une histoire différente. Au printemps les jeunes motards, cheveux longs au vent, lui demandent leur chemin. L'été, les passagers des véhicules, toutes fenêtres ouvertes, lui lancent un bonjour sympathique. Il y a Paul aussi, le cheminot qui, tous les jours de l'année, s'arrête avec sa « bleue », une cagette de légumes cultivés au jardin ouvrier sur le porte-bagage. Paul boit quotidiennement le café avec Roselyne, il lui laisse la cagette de légumes. « Roselyne, relève donc les barrières ! », c'est un conducteur pressé, qui agrmente son interpellation d'un amical coup de klaxon et d'un large sourire ironique.

Les années ont défilé, les motards portent à présent un casque, on ne voit plus leur visage derrière les visières fumées. Les fenêtres ouvertes des voitures, à travers lesquelles on entendait autrefois une radio au volume réglé trop fort, laissent la place aux vitres teintées qui rendent silencieux les véhicules équipés de climatisation. Les sympathiques signes d'impatience à l'attente au passage à niveau, les rires, les sourires, les plaisanteries, ces contacts humains disparaissent. Les coups de klaxon amicaux le deviennent de moins en moins.

Lorsque Roselyne prend sa retraite, le passage à niveau est automatisé. Automatique comme la machine à café que lui offrent ses amis et anciens collègues, pour son départ. Une machine à café qui ne débordera sans doute pas. De toute manière, quelle importance puisque le gong au fond de la cuisine, c'est terminé...

On n'abandonne pas une vie de passion du jour au lendemain, Roselyne se sent toujours investie d'une mission de surveillance. De la grande fenêtre de sa cuisine, elle guette le va-et-vient

des véhicules et celui des trains, veillant à ce que les usagers de la route respectent la signalisation du passage à niveau. Souvent, Paul vient lui dire bonjour. Son médecin lui a déconseillé le café, il n'en boit donc plus. On se désaltère en buvant une citronnade préparée avec les citrons du jardin, car Paul s'est mis à cultiver les agrumes. Il dit que c'est moins fatigant, il dit surtout qu'il a désormais bien du mal à se baisser pour travailler la terre.

Le chat ne miaulera plus, Roselyne a longtemps gardé la vieille gamelle vide, et puis un jour elle a dû se résoudre à la jeter. Elle a un peu pleuré.

Un matin, Paul vient de quitter la cuisine de Roselyne, après la citronnade, le maire passe rendre visite à l'ancienne garde-barrière et lui annonce que, après réflexion avec la SNCF, le passage à niveau sera prochainement supprimé, remplacé par un passage souterrain. On imagine que c'est une heureuse nouvelle, le maire le pense, mais Roselyne en est bouleversée. Le passage à niveau, c'est sa vie.

Les travaux démarrent rapidement. De sa cuisine, Roselyne voit le chantier de construction de l'ouvrage progresser, elle reste assise, stoïque, observant par la grande fenêtre aux rideaux toujours ouverts, scrutant constamment de ses yeux bleus l'avancée des travaux. Le matin, les équipes passent lui dire bonjour, elle prépare toujours du café. Paul apporte la citronnade.

Le jour de l'inauguration officielle approche, Roselyne est invitée. Elle hésite à s'y rendre, ne sait pas trop, finalement elle se décide. Après tout, elle ira. Paul y sera lui aussi. Le maire prononce un bref discours, puis il invite Roselyne à venir le rejoindre sur l'estrade, lui rend un magnifique hommage, une belle rétrospective de tant d'années dédiées avec passion au passage à niveau, un éloge qui la remplit d'émotion. Le maire appelle alors Paul qui les retrouve sur l'estrade. Il porte une cagette. On imaginera qu'elle est remplie de beaux citrons. On se trompe. Roselyne soulève le tissu qui recouvre la caisse, à l'intérieur, trois jolis petits chatons. Le discours sera suivi d'un apéritif dinatoire. Avant de rejoindre le buffet, le maire prendra Roselyne par le bras, l'aidera à descendre de l'estrade, ils iront ensemble couper le ruban inaugural, sous les applaudissements émus de l'assemblée.

Les petits chatons miauleront dans la cagette : n'ayons crainte, au bout de quelques jours, ils auront confiance, ils connaîtront les rituels de leur nouvelle maitresse. Le maire demandera à Roselyne : « Alors ? Qu'en pensez-vous ? », et Roselyne répondra au maire « Sans les voitures qui traversent les voies, ce n'est pas si mal que ça ».

TER 191355

Virginie Laroche, 3^e prix

Publié dans *Le dévorant* n°291

Le train express régional numéro 191355 arrive à quai, à l'heure prévue. Les crissements langoureux du freinage contrastent avec la respiration haletante d'un homme pressé longeant la rame. Celui-ci s'arrête devant la voiture trois, ouvre la porte du train, franchit le marchepied et condamne le froid hivernal à rester à l'extérieur en claquant la porte.

Ses yeux hagards fixent le témoin d'occupation des toilettes qui affiche vert. Il s'y engouffre, fait pivoter le loquet vers le rouge et salue son reflet dans le miroir. Il farfouille dans sa poche, devine son opinel et continue son exploration parmi une multitude d'objets accumulés au fil des jours, pour en extraire un peigne de voyage. Sa chevelure poivre et sel lissée, il renoue l'élastique de sa queue de cheval, fait son apparition dans le couloir et actionne la manette d'ouverture des portes coulissantes qui mènent au cœur de la voiture : « Arrh ! Coincé ! » bougonne-t-il.

Il réitère son geste, mais les portes résistent à nouveau. Agacé par cet imprévu qui contrarie dès le début le déroulement de son plan, le stress se glisse dans les moindres recoins de son corps. Les auréoles naissantes sous ses aisselles en témoignent. De sa veste, il sort un objet noir qui lui glisse malencontreusement des doigts. En le rattrapant juste avant son impact sur le sol, il se blesse à la main, qu'il porte à sa bouche pour en humecter la blessure. Sa nervosité s'accroît à la vue des taches de sang qu'il aperçoit sur sa chemise blanche. Il se ressaisit et, de son pouce, presse un bouton vert au plafond. Ses mains forcent les deux portes à s'ouvrir, elles n'opposent plus aucune résistance.

Il s'apprête à accomplir sa mission, la raison de sa présence aujourd'hui. L'allée centrale n'attend que son entrée en scène. Il en impose avec sa masse de cent-dix kilos et son mètre quatre-vingt-quinze ! D'un pas décidé, il se dresse entre les deux rangées de sièges. Après une profonde inspiration, le colosse assène d'une voix puissante qui envahit toute la voiture : « M'sieurs dames, bonsoir ! »

Aucun mouvement ne trouble la tranquillité des lieux. Les voyageurs sont rangés deux par deux comme des écoliers le jour de la rentrée des classes. Bien sages. Silencieux.

Sur ses longs cheveux luisants d'excès de gomina, l'homme pose une casquette noire avant de s'exclamer : « Contrôle des billets, s'il vous plaît ! »

Libéré de l'angoisse qui l'avait tant agité, le contrôleur entreprend sa mission de manière joviale. Il s'attèle aux sièges de la rangée de gauche et insère des billets, un par un, dans sa perforatrice noire. Dans la voiture, ne résonnent que des propos bienveillants et deux syllabes de politesse récurrentes ponctuées par le cliquetis de la machine. Au bout de trois minutes, le sol foulé par ses pas ressemble à un parterre parsemé de flocons tout juste tombés. Une trentaine de petits ronds de papier ont gerbé du composteur que la réserve, pleine à craquer, ne peut contenir.

Le contrôleur s'exclame tout à coup : « Monsieur n'a pas son titre de transport ? Et où Monsieur se rend-il ? ... La veille de Noël, je dispose d'un seuil de clémence exceptionnel..., passez une bonne soi...

– À qui parlez-vous ? l'interrompt le jeune Antony, d'une voix condescendante venant de l'autre extrémité de la voiture. »

Le contrôleur se retourne, interloqué : « Je... euh... mais... comment ça, à qui je parle ? Et puis, qui êtes-vous d'abord ?

– C'est plutôt moi qui devrais vous le demander. Qui êtes-vous ? Comment avez-vous obtenu cette tenue de contrôleur ? Vous n'avez rien à faire ici. Foutez-moi le camp ! » ordonne le jeune homme qui n'est pas dupe de la supercherie.

La respiration d'Antony et celle du soi-disant contrôleur sont les seuls signes de vie dans la rame. Il plane un trop-plein de silence que les sièges vides mettent en évidence.

Indécis, le poinçonneur avance dans l'allée, puis revient sur ses pas. Il se rue vers la sortie, bouscule Antony puis disparaît du train. Malgré le trouble et la précipitation, Antony a le temps d'entrevoir un badge fixé sur sa veste portant l'inscription « Y Le Baron ».

Descendu à quai, Le Baron passe la main sur sa chemise, tâte la paire de lunettes logée dans sa poche au niveau de la poitrine et pose cependant sur son nez celle suspendue par la branche, à la pointe de son col en V. Il vérifie le numéro de la voiture indiqué sur le train puis survole le marchepied avant de refaire irruption dans le couloir, à la grande surprise d'Antony dont l'autorité ne semble pas convaincante. Des effluves d'alcool finement anisées parviennent aux narines d'Antony et confirment ses doutes : l'usurpateur ne se trouve pas en pleine possession de ses moyens.

« Écoutez, tempère le jeune homme, je ne vous veux pas de mal, mais vous avez pénétré dans des emprises ferroviaires interdites au public, dans une rame au garage... Si vous ne partez pas, j'alerte la Sécurité ! »

Ses paroles restent vaines. Antony compose alors le numéro de téléphone de Nagim, le responsable de la Surveillance. Il observe avec affection le personnage atypique arborant deux paires de lunettes, trois boucles d'oreille et une déchirure au lobe gauche laissant deviner un anneau arraché, une montre à quartz de première génération et une queue de cheval. Son grain de folie et son côté mystérieux le fascinent. Un sentiment de déjà-vu traverse l'esprit d'Antony, l'homme ne lui paraît pas inconnu. Il est cependant certain de ne l'avoir jamais croisé. Après la première sonnerie, Antony se ravise. Il raccroche. Son service touche à sa fin, et puisque Le Baron ne semble pas disposé à quitter les lieux, Antony poursuit la conversation : « C'est donc vous qui semez des confettis blancs sur le sol du TER 191355 ! déclare-t-il en promenant son regard à terre. Quand je vais annoncer aux collègues que j'ai coincé le coupable...

– Coupable de quoi ? » se défend Le Baron avant de sombrer dans l'introspection, le regard ailleurs... un regard empli de doutes et de questionnements.

Antony relance : « Ça fait quoi ? ... trois fois en six mois que vous jouez à ce petit jeu ? Dans l'attente d'une réponse qui ne se manifeste pas, il poursuit, ah, ce que les équipes du nettoyage ont pu râler ! Les confettis s'accrochent dans la moquette et elles en bavent avec l'aspirateur !

– Oui eh bien mes petits, eux aussi, ils en bavent, comme vous dites ! s'insurge Le Baron, soudain sorti de son mutisme. Ils craignent ce moment fatidique où ils subiront le suçon du nettoyeur qui efface définitivement toute trace de complicité avec les voyageurs, déclame-t-il d'un ton poétique.

– Vos petits ? questionne Antony.

– Oui pardi... les sièges ! » déclare Le Baron comme s'il s'agissait d'une évidence.

Antony esquisse un sourire du coin des lèvres face à l'absurdité du spectacle et des propos tenus par ce drôle de personnage !

« Vous savez, poursuit Le Baron, avec le nombre de fesses qui s'assoient dessus, les sièges débordent d'histoires à raconter ! Après vingt ans de contrôle, croyez-moi, j'ai vu défiler un paquet de gens ! Vous ne pouvez pas imaginer... s'esclaffe-t-il ! »

Le Baron rapporte qu'après son service, il arpente les voitures en quête de ce qu'il nomme des trésors : « Dans les filets vide-poches, relate-t-il avec des yeux d'enfant malicieux, les voyageurs placent les objets qui accompagnent leur quotidien et les oublient au moment de descendre : gants, livres dont le marque-page arbore la photo du petit dernier, listes de courses inachevées, tickets de caisse avec au dos des arguments de rupture griffonnés à la hâte ou l'esquisse de billets doux, chéquiers, téléphones portables... Sans parler des véritables pièces à conviction qui finissent dans les *gélules* gris clair, ces boîtes fixées aux parois, qui servent de poubelles ».

Le Baron explique à Antony qu'il en déduisait les habitudes alimentaires, les passions, les petites manies des voyageurs réguliers. Leurs vies privées ne comportaient presque aucun secret pour lui. Il

raconte que le siège 42 endossa la tristesse d'un désespéré et absorba ses pleurs pendant plus d'un an. Sa poubelle débordait de mouchoirs translucides à chaque aller et retour, ainsi que de plaquettes vides d'antidépresseurs. Le tissu de velours de ses accoudoirs manqua de qualités humaines pour le reconforter et, du jour au lendemain, ce passager ne vint plus s'asseoir !

« Regardez — poursuit Le Baron, montrant fièrement les quatre sièges en vis-à-vis —, ils portent encore la trace d'un joli petit couple chaussé d'une paire d'espadrilles et de chaussures de sport qui déposèrent sur les assises, outre de microscopiques germes, d'harmonieuses empreintes de lignes triangulaires et ondulées, tamponnées d'un 38 et d'un 43 ».

Les joues rougissantes du Baron trahirent une gêne lorsqu'il relata que les appuie-têtes des sièges les plus séducteurs, coiffés de leurs carrés de tissu rouge, émoustillèrent plus d'une femme avec leurs scratches épris des cheveux longs. Le Baron avoua qu'il observait secrètement leurs occupantes. Il attendait le moment où les dames se tortilleraient le cou en imaginant les doigts baladeurs ou plaisantins du passager derrière elles ! Rassurées ou décontenancées, leur regard et leurs marques d'émotion les trahissaient. Quant aux sièges 1 et 2, isolés en début de voiture, ils retiennent à jamais les étreintes de jeunes amants, dont l'un descendait à Saint-Pierre-des-Corps, et l'autre à... chut, c'est un secret !

Pour Antony, tout prend sens : la veste de contrôleur, la casquette, le badge, le carré passepartout ballotant à la ceinture du Baron au rythme de ses mouvements, ses témoignages empreints de nostalgie... Le Baron subit le syndrome du jeune retraité qui n'assume pas sa nouvelle vie et sombre dans la dépression. Cinq minutes se sont écoulées et Antony n'écoute plus que d'une oreille les élucubrations du personnage. Ce soir, en s'arrêtant au Tabac, sa grille de Loto spécial Fêtes sera déjà remplie, se félicite Antony. Sans le savoir, le Baron lui-même a fourni les numéros à cocher au fil de ses déclarations : le 42, le 38, le 43, le 1 et le 2.

Puis l'ex-contrôleur s'arrête interloqué devant le siège numéro 7. Son visage devient blême. Ses yeux rougissent. L'apparition de gouttelettes sur son front témoigne d'un trouble inexplicable et son caractère enjoué laisse place à la tendresse et au recueillement : « Là, s'émeut-il, c'est la place de Jo... je l'appelais... je... je l'appelle ainsi. Je multipliais les allers et retours juste pour le plaisir de croiser son regard... son sourire. Je crois qu'elle avait compris... Je l'aperçois de temps à autre à la gare... mais pas ces derniers jours ».

Après un lourd silence, il reprend : « Son siège a été changé. Ça ne se voit pas comme ça, mais moi je le sais... »

Les collègues d'Antony ont usé beaucoup d'énergie pour desserrer les boulons de cette banquette... un véritable supplice. Cependant son état ne leur laissait guère le choix. Poignardée de plusieurs coups de couteau, la pauvre femme succomba rapidement à ses blessures sur le septième siège imbibé de sang de l'appuie-tête jusqu'à l'assise. Cela remonte à une quinzaine de jours. Le suspect court toujours, « un baraqué avec une queue de cheval », selon les déclarations de Nagim, l'agent de la Sécurité, seul témoin de sa fuite.

Impassible face aux déclarations du Baron, Antony se contente d'ajouter avec satisfaction le 7 en numéro chance, les yeux rivés sur sa grille de Loto.

« Un problème Antony ? demande Nagim qui pénètre à l'instant dans la rame.

– Non, non. Tout va bien. On y va ? »

Et dans la nuit et le froid hivernal, résonnent un claquement de porte et la respiration haletante d'un homme au pas pressé longeant le Train express régional numéro 191355.